

CULTURES OUVRIERES MILITANTES ET RECITS DE VIE : UNE APPROCHE
METHODOLOGIQUE.

R. CABANES. ORSTOM-CEDEC.

Summary.

This paper presents the making of working class cultures from the standpoint of life histories. We define the subject as an irreducible sociological structure and study its relationship with a culture based on a social order. Starting from the necessary incorporation of family socialisation by the individual, we review the chain of forms through which the first personal experiences build themselves (transitions, ruptures). In transition cases, the family of activists are submitted to a generational effect : a more closed self representation in relation to the popular classes, a more professional and organized one in relation to the world of workers. Working class cultures should therefore be the combination of three dimensions :

- a self perception of class and therefore of the strategy aiming action (linked to a generational effect);
- the role of work as a basis for militancy stemming from the personal experience of the individual and structured either by the actual social movement either by others temporal experiences (going back before the generation of the parents) stemming from a more ancient and collective memory;
- a conception of the forms of action, depending on the previous factors but in relation to the individuals personal equation. The cultural forms thus defined are not based upon classifications inbedded in labor conditions, qualifications or labor markets. On the contrary these forms define modes of specific relations between different categories of workers within each culture.

On a beaucoup analysé le mouvement ouvrier en étudiant les divers facteurs qui paraissent déterminer son évolution. La recomposition de la division du travail à l'échelle internationale, l'évolution des technologies, la spécification des données culturelles et politiques locales ou nationales, les politiques économiques, sont parmi les principaux facteurs pris en compte pour analyser un

mouvement social dont le cours est permanent, souterrain ou en cascade.

La méthode relève de la sociologie : traiter les faits sociaux (le mouvement social comme les facteurs qui le déterminent) comme des choses. On voudrait ici engager une procédure inverse. Au lieu d'objectiver le subjectif, "subjectiver l'objectif" (1) et incorporer la perception du réel observé dans le réel lui-même : l'action des acteurs individuels qui participent du mouvement social. Sans mesurer le "degré d'objectivation" par rapport à une réalité sociale qui ne serait qu'objective, mais en dépassant l'opposition objectif/subjectif. En examinant comment des sujets deviennent acteurs/transformateurs de leur réalité sociale; de quelles valeurs, de quelles cultures sont-ils porteurs ?

L'attention se porte donc sur les processus de passage aux manifestations d'une conscience sociale plus large que celle de l'intérêt individuel ou familial, aux processus de retrait éventuellement. Pourquoi s'intéresser à ces processus ?

Ces processus, comme le mouvement social lui-même qui relève cependant d'un autre registre d'analyse, ont des moments d'avancées et de reculs dont les causes et les effets ne sont pas seulement sociaux mais aussi individuels. Des cycles de vie, des générations, des durées spécifiques y sont à l'oeuvre. Ces termes, qui empruntent la notion de temps, comme phénomène à la fois irréversible et immobile (2), mettent en question une analyse de type factoriel, par définition intemporelle, ou qui, si elle emprunte des facteurs ayant trait au temps, par exemple l'origine sociale des ouvriers, les corrèle à un problème actuel, par exemple la participation au mouvement ouvrier, en négligeant les enchaînements de natures diverses qui relient ces deux éléments. Ces enchaînements doivent cependant être examinés pour rendre compte de processus sociaux, nécessairement individuels et collectifs. Déclaration de principe à notre avis peu réfutable mais difficilement opérationnalisable. Du moins peut-on tenter de voir comment le mouvement social s'enracine dans des biographies particulières, et comment ces dernières continuent leur chemin après son reflux.

Toute vie, par définition limitée dans le temps, est gérée par des individus qui font avancer, stagner ou reculer le mouvement social par la forme et la force de leur investissement. Or, cet investissement tient à de multiples raisons dont, sans doute et par principe, certaines n'ont que peu à voir avec le mouvement lui-même, tel qu'il est produit comme chose. La multiplicité ou l'ambivalence des rapports sujet-mouvement est inévitable, et même si le mouvement crée un fait social dans lequel nombre de sujets se reconnaissent, chacun a une manière propre de l'investir.

Le processus de passage à l'état de militant ou de leader renvoie à la notion de travail, voire de métier. Ce travail est social même s'il est appréhendé ici à travers l'individu. Il s'agit donc de le caractériser. Il ne serait pas inutile de savoir,

s'agissant d'une même couche socio-professionnelle, pourquoi certains individus n'éprouvent pas le besoin de ce travail-là, ou même éventuellement quel type d'indifférence, quelles répulsions ou critiques il suscite chez eux. Cet éclairage en négatif serait nécessaire pour rechercher, à travers les individus actifs, les fondements d'une énergie sociale et ses processus de constitution. L'on n'a pas fait ce travail ici, mais nous le pensons indispensable ultérieurement (3).

Cette démarche part du point de vue que toute société est composée d'individus, au sens où ce terme est couramment employé pour les sociétés non holistes fondées sur l'individualisme. On emploiera le terme d'individu dans ce sens-là. Par exemple, lorsque L.SEVE (4) écrit : "l'immense panoplie des formes historiques d'individualité éparpillées dans l'espace social ne se recompose en système que dans les vies individuelles ... où s'éprouve la cohérence ou l'incohérence la viabilité ou l'invabilité humaine de la formation sociale elle-même.", il observe une adéquation ou une inadéquation entre individu et société, entre identités sociales partielles et identité de la formation sociale globale.

Par contre la notion de sujet renvoie à un point de vue pour lequel l'histoire et la société ne peuvent être représentées par un quelconque positivisme, car tout sujet est à la fois déterminé par et déterminant de sa société. A l'image de CANGUILHEM (5) qui représente l'évolution de la biologie comme la capacité d'infraction aux normes physiologiques établies d'un individu biologique, nous nous représentons l'évolution sociale comme la capacité d'infraction aux normes sociales établies d'un sujet social.

Le passage de l'individu au sujet s'observerait en sciences sociales dans le processus où l'individu devient acteur social. Mais nous n'emploierons pas le terme d'acteur car il renvoie de manière réductrice à une totalité sociale censée le définir tout entier, excluant du même coup tout travail ou démarche du sujet en tant que tel. Or cette démarche ou ce travail sont essentiels si l'on veut aller à la racine des faits sociaux : analyser la contribution du sujet au mouvement social. Cette contribution, pour C.DEJOURS (6), ne pourrait se penser que sous la forme d'une subversion. Il oppose d'un côté l'individu et le processus d'individualisation qui sont partie prenante d'un processus social de construction d'identités sociales, et de l'autre le sujet et le processus irréductiblement individuel, bien que socialement contextualisé, de la construction de son identité.; dès lors que ce dernier joue un rôle dans les rapports sociaux, il y apporte une contribution nécessairement originale ("subversive") puisqu'il tente de se démarquer d'une identité sociale pour se construire comme sujet.

L'opposition sujet psychique/individu social éclairerait alors la question du rapport avec le mouvement social : le premier y contribuerait sous la forme personnelle d'une subversion; le second s'y intégrerait, y adhérerait sous la forme d'une identification. Nous

n'entrerons pas dans la problématique de la construction de l'identité du sujet comme le fait la psychanalyse, mais nous pensons que cette distinction peut être opératoire en sociologie. Même si nous n'observons de l'individu ou du sujet que leurs productions, actes et représentations, nous pensons pouvoir faire la distinction entre les contributions qu'ils apportent au mouvement social, celles de nature originale ou subversive et celles de nature intégratrice. Pour cela, nous suivrons les processus de l'émergence de consciences sociales particulières au travers d'itinéraires singuliers. Sans doute l'examen de cas particuliers nous tire sans qu'on le veuille vers une philosophie du sujet. Il faut en accepter provisoirement le risque. On verra cependant, au terme de ces parcours diversifiés, qu'il est possible de caractériser socialement différentes formes de cultures ouvrières en acte.

Comment donc des militants ouvriers de Sao Paulo éprouvent, objectivent, leur société et y trouvent les points d'ancrage de leur action de transformation ? Quels itinéraires ont-ils empruntés pour en arriver à leur position actuelle ? On balisera ces parcours par quelques repères.

En premier lieu, l'héritage familial. On indique ici non seulement l'origine sociale objective mais aussi l'interprétation que chaque sujet retient d'une première période de socialisation à travers la mémoire qu'il nous en livre. S'agissant essentiellement d'ouvriers de la première génération, la plupart se trouvent en mobilité sociale ascendante. Le bassin d'emploi de la région métropolitaine de Sao Paulo présente une grande variété d'industries et de postes de travail. Les ouvriers viennent de la plupart des régions du pays, et si les originaires d'une même région se retrouvent fréquemment sur les mêmes lieux de résidence, ce n'est que dans un premier temps que les filières régionales et familiales d'accès à l'emploi entrent en fonctionnement. Par la suite les filières se multiplient, leur taille se réduit et le modèle du parcours individualisé devient plus prégnant, dans les faits mais aussi et surtout dans les représentations; le rapport de l'individu à son origine familiale semble en ressortir valorisé, positivement ou négativement. En particulier, alors que certains interprètent leur activité militante comme une mise en valeur de cet héritage, d'autres au contraire s'inscrivent en rupture, partielle ou totale. Ce travail sur l'héritage n'apparaît jamais comme un travail de rationalisation à posteriori; il signale au contraire le rapport à un sacré, parfois à moitié occulté parce que produisant surtout des références négatives dans la position actuelle du sujet, parfois monumenté parce que les références sont positives, mais jamais oublié : commencement inéluctable par rapport auquel tout individu veut se situer.

Le deuxième repère est celui que l'on pourrait nommer fin de la formation. C'est le moment où le sujet estime avoir suffisamment appris de la vie pour pouvoir penser à y développer ses

stratégies. Moment de réinvestissement : reprise de l'enseignement général ou professionnel, changement d'entreprises précaires pour des entreprises plus stables, mariage, ..moment où la plupart des domaines de la vie se reconfigurent simultanément, étape d'un cycle de vie, premier vrai départ où l'individu joue ses atouts. Ce moment, et toute la période qu'il oriente, s'appuie sur une configuration de valeurs différente selon les individus, dans laquelle l'engagement social peut ou non être déjà présent.

Quels sont les cheminements qui ensuite y conduisent et selon quelles modalités s'établit le rapport avec un univers neuf, parfois en rupture avec le passé des ascendants ou le présent des collatéraux, et où parfois s'établissent les marques d'une nationalité, d'une citoyenneté, ou d'autres marquages sociaux ? Quels sont les facteurs qui encadrent ce rapport et déterminent son évolution ? Les contenus du travail (ou du métier) militant en dépendent : horizons idéologiques, modalités de l'action, place du travail industriel dans la définition du travail militant. Le champ de l'investissement social naîtra de la juxtaposition de ces différents parcours.

Les 11 récits de personnes que nous avons utilisés ici offrent une grande diversité. D'âge : une personne née dans les années 20, 5 dans les années 40, 5 dans les années 50. De situation familiale : une femme divorcée, un célibataire, 6 couples parmi lesquels 3 femmes n'ont pu être interviewées, dont deux pour des raisons d'impossibilité majeure, et l'une pour des raisons circonstancielles. Diversité des positions de travail : un retraité ex-chef de section dans l'industrie, une couturière, un employé des services publics, un travailleur indépendant, deux ouvriers qualifiés dans des industries de pointe, deux ouvriers semi-qualifiés dont l'un dans une petite entreprise et l'autre dans une multinationale, ce dernier devenu depuis peu permanent syndical. Diversité des races : deux noirs, un métis, un autre a épousé une femme noire; les autres sont des blancs d'origines diverses. Diversité des origines sociales : 3 sont fils d'ouvriers agricoles, l'une est fille d'un petit propriétaire rural, l'autre d'un propriétaire moyen. Des 3 couples, l'un est formé d'une alliance entre deux descendants d'ouvriers qualifiés dont l'un fut artisan; le second est né d'une alliance entre une fille de "notaire public" et le fils d'un manoeuvre et d'une cuisinière; le troisième résulte d'une alliance entre le fils d'un artisan tailleur devenu ouvrier dans le bâtiment et la fille d'un manoeuvre. Diversité des lieux de résidence : 6 habitent dans deux communes de la banlieue Ouest, 3 dans deux communes de la banlieue Sud, et 2 dans la zone Sud de Sao Paulo. Diversité enfin de l'âge d'entrée dans la ville (de 1 à 23 ans), soit à l'issue d'une migration de la famille ascendante (6) ou d'une migration personnelle (5).

Pour une plus grande facilité d'exposition, l'on a choisi de séparer en trois catégories ces huit familles en fonction de la forme de leur investissement social. Les trois épouses, qui ne travaillent pas régulièrement à l'extérieur, et qui, ici, soutiennent ou participent à l'activité militante de leur mari, sont classées dans sa catégorie. On aura donc des militants de base, des "amateurs" et des militants professionnels. Le terme "amateur" renvoie à des personnes dont l'engagement social collectif est secondaire par rapport à leur engagement social individuel; la démarche individuelle reste pour eux primordiale. Ils rencontrent, inévitablement, le mouvement social lorsqu'il se forme, mais ils ne contribuent pas, sauf occasionnellement, à le créer. Le terme "militants professionnels" renvoie à des personnes fortement investies dans le mouvement social à la suite d'itinéraires qui les ont conduites à prendre des responsabilités effectives dans un organigramme de parti ou de syndicat, ou qui les disposent à en prendre si elles n'en ont pas encore.

Afin de suivre le processus de formation de chacune de ces catégories, on traitera successivement de l'incorporation de l'héritage familial et de son articulation avec le moment de la fin de la formation, que l'on nomme aussi bilan de la première socialisation individuelle. On traitera ensuite de la place du travail, et donc d'autres éléments que le travail, dans le rapport au travail militant, pour déboucher sur une déconstruction de la catégorie "forme de l'investissement social", et la remplacer par la catégorie "cultures ouvrières" qui regroupe des individus investis de manière différente dans le mouvement social, et qui décrit les contenus, les fondements, et les orientations de l'action dans chaque type de culture.

1 - L'incorporation de l'héritage familial.

Dans 7 cas sur 8, pour un niveau de réussite socio-économique égal ou tout à fait comparable, les origines sociales des parents sont assez diverses : ouvrier agricole, petit propriétaire, propriétaire moyen, manoeuvre, ouvrier semi-qualifié. Certes, l'éventail des origines sociales est plutôt resserré, et il peut y avoir, globalement une correspondance. Mais on ne peut dire, par exemple, que l'origine rurale ou urbaine des parents soit un facteur discriminant.

Dans un seul cas nous trouvons une trajectoire "classique" où, en termes de réussite sociale, le point d'arrivée correspond au point de départ. C'est le seul cas également où la réussite socio-professionnelle est en harmonie avec une position syndicale qui, si elle n'est pas "en vue" actuellement, peut le devenir. Il faut alors décrire les processus qui lient le départ et l'arrivée. En citant cet exemple, on voudrait montrer que le résultat final (réussite professionnelle et réussite syndicale) est le produit

aléatoire, ou du moins non prévisible au départ, d'une incorporation personnelle et sélective de valeurs familiales.

Il s'agit du fils (D..) d'un ouvrier qualifié qui fut artisan à son compte. Une formation scolaire rapide, jointe à l'exercice de divers petits métiers, complétée par une formation technique, fait de lui à 19 ans un ouvrier qualifié; il rentre à 21 ans dans l'une des grandes multinationales de l'automobile, et à 24 ans il est un de ceux qui reçoivent le salaire ouvrier le plus élevé de cette entreprise. Parcours rendu possible par le changement d'orientation d'un père qui était militant syndical et politique, conseiller municipal d'une petite ville de l'intérieur, et qui, à la suite d'une faillite, migre à Sao Paulo alors que ce fils a 12 ans, et décide de réinvestir dans la seule réussite économique familiale tous les atouts économiques, sociaux et culturels de son passé. Mais il se trouve que le fils reprend, à 24 ans, le relais syndical et politique du père, et le tient jusqu'à maintenant, après une brève interruption due à une période d'emprisonnement pour raisons politiques. Il s'agit bien là d'un choix personnel, d'un refus de valeurs familiales récentes, et d'une réactualisation des plus anciennes.

Si donc chaque individu reçoit de sa famille des atouts économiques sociaux et culturels, il les sélectionne en fonction de valeurs et de stratégies qui lui sont propres. Mais il faut, en premier lieu, comprendre comment se pose la question de l'inéluçtabilité de l'héritage familial. En même temps que chacun vient objectivement, et nécessairement, au monde, à travers une famille de type courant ou toute autre unité sociale, il y a, nécessairement une incorporation personnelle de ce moment de la socialisation; référence inévitable dans les récits. Mais s'il est impossible de ne pas se penser comme héritier, le "travail" du sujet sur son héritage peut être très important. Peut-être parce qu'il s'agit ici de militants, et donc de personnes qui ont accédé à un nouvel univers social, à un autre système de références à travers un processus d'individuation (7) qui peut être en même temps celui d'une sortie d'un système de relations familial. Mais aussi on perçoit que les enfants de militants peuvent avoir à faire ce travail dans la mesure où leurs parents, le père en général, ont pu changer le cours de leur vie, en laissant de côté, voire en reniant un investissement social qui avait pu être fort; les enfants, leurs descendants, opèrent alors nécessairement un processus de sélection dans l'héritage disponible. On peut observer cette opération de manière systématique à travers les itinéraires des collatéraux; on s'aperçoit alors que, même lorsque les mobilités sociales des frères et soeurs sont ressemblantes, chacun interprète individuellement son rapport à l'héritage familial, et, éventuellement, à l'engagement social des parents.

Que signifie donc cette opposition entre la nécessité de l'interprétation et sa nécessaire contingence ? Une solution peut être trouvée au niveau du sujet en recherchant les liaisons que lui-même

effectue entre cette nécessité (une mémoire de l'héritage) et la ou les différentes étapes qu'il considère importantes, ou qu'il donne à repérer à l'interlocuteur, au cours du récit. Cette mémoire resterait-elle identique ou se modifierait-elle ? Les combinaisons de la mémoire, modifiée ou pas, et des événements peuvent-elles alors se lire comme des effets de génération, ou simplement de cycle de vie ? Restent-elles dans un champ strictement individuel ? Sont-elles rattachables aux trois catégories de militants évoquées ? On va donc, en suivant un ordre chronologique, incorporer au travail de la mémoire le processus qui a conduit à la fin de la formation et qui comprend les premières expériences personnelles du sujet. On emploiera le terme de bilan pour marquer la fin d'une période, un moment de changement, que ce bilan soit explicitement "tiré" par le sujet ou qu'il se donne à voir seulement dans les faits.

2 - Le bilan de la première socialisation individuelle et son

 articulation à l'héritage familial.

Ce bilan s'effectue à des moments différents pour chaque sujet; il marque la fin d'une époque et le début d'une autre. Ce peut être une rupture, ou une transition de durée variable, parfois marquée de deux ou trois étapes. Les facteurs qui le déterminent peuvent relever d'une histoire individuelle privée (mariage, divorce, attentat), d'une histoire individuelle sociale (licenciement), de l'histoire sociale elle-même (développement d'un mouvement social). Le plus souvent, il s'agit d'une combinaison de ces facteurs.

a - Militants de base.

I..., venue à 16 ans à Sao Paulo, obligée à se marier à 21 dans son lieu d'origine, obtient finalement le retour de son mari à Sao Paulo à 36 ans pour se séparer de lui l'année suivante et vivre avec ses enfants sur ses propres ressources. Elle fait le pas définitif du divorce à 42 ans, juste avant un attentat qui lui révèle simultanément la fragilité de la vie et la nécessité de la force individuelle pour créer des rapports de solidarité avec les personnes de même condition. Dès lors les choix sont faits. Le processus d'autonomisation qui s'est effectué contre la condition de femme mariée et pour des rapports de solidarité égalitaires est la conséquence d'une série d'événements individuels surgissant inopinément ou provoqués par une stratégie qui n'était au départ que celle du vivre mieux à la ville. Mais l'autonomie, économique et culturelle, la force de l'engagement social, sont réelles et marquent indubitablement un nouveau cours qui se poursuit encore.

A..., issu d'une famille de propriétaires fonciers moyens, engage à 25 ans, après 6 ans de travail industriel déqualifié

dans des entreprises d'interim, et en même temps que son mariage et sa migration à Sao Paulo, un processus classique de fort investissement professionnel (entrée dans une grande entreprise, heures supplémentaires, formation générale et technique, acquisition d'une semi-qualification) dans le style le plus pur d'une idéologie de la réussite individuelle que partagent ses parents et ses collatéraux. Ce processus s'interrompt 5 ans après lorsqu'il découvre la réalité d'un milieu industriel qu'il pensait plus respectueux des ouvriers et différent de celui qu'il avait initialement connu. C'est dès lors l'engagement militant, la remise en cause de son idéologie et par la même occasion de celle de sa famille, et une rupture qui se consommera avec cette dernière quelques 12 ans plus tard à l'occasion d'un problème d'héritage.

Dans ces deux cas s'est effectué un lent processus d'autonomisation du sujet. Le premier associé à une révolte individuelle contre une condition sociale (épouse) la découverte de la fragilité d'une condition humaine dont la solidarité est absente. Ici peu de liens avec la socialisation de l'enfance, la mémoire d'un héritage. I... et ses six frères et soeurs de pères différents, n'ont connu de socialisation familiale que celle de leur mère. Pour tous, garçons comme filles, la migration du Nord-Est vers Sao Paulo s'est faite très tôt. Le seul message alors est de "s'en sortir". C'est de l'expérience privée de la condition d'épouse qu'est venue la conscience sociale d'un besoin d'égalité, prolongée peu après et par accident, d'une conscience sociale de la solidarité.

Le début de l'expérience personnelle dans le salariat s'inscrit pour A.. dans le prolongement d'une socialisation familiale effectuée sur le mode d'un libéralisme pur et dur. Le message est ici : à chacun sa réussite. La rupture de cette conscience individuelle et le passage à une conscience solidaire est bien le fruit d'une expérience de travail personnelle, associée au nouveau statut de la personne que donnent mariage et descendance.

b - Amateurs. On observe un type de processus bien différent chez ceux où l'investissement individuel domine l'investissement collectif.

F... dès l'âge de 18 ans engage une carrière professionnelle où, avec une ténacité et une rigueur qui ne se démentent pas jusqu'ici (il a 35 ans), il décline les différentes formes de l'honneur ouvrier. C'est en puisant dans le stock des références familiales, mais en les sélectionnant rigoureusement (il fustige par exemple le racisme de sa famille maternelle qui n'accepte pas son mariage avec une noire) qu'il prend le départ de sa vie professionnelle. On verra plus loin comment la pratique du travail industriel l'amène à construire et son sens de l'honneur et la forme de son investissement militant. Ni le mariage, ni la fatigue industrielle n'entament cette logique. Il est évident, face à une détermination si précoce, que c'est pendant la période de la socialisation familiale que la matrice de ce processus s'est formée.

mais nous n'avons pas les éléments suffisants pour décrire sa constitution. Par contre, nous pouvons en observer ses manifestations que l'on peut recouper avec quelques lignes directrices du récit.

Il paraît évident qu'un sens tout nordestin de l'honneur en est la base. Le définir renvoie à trois dimensions : un homme, un vrai, n'apporte jamais ses problèmes dans la sphère domestique; il les résout toujours avant. C'est justement ce trait qu'il se plaît à fustiger lorsqu'il se développe sous forme de racisme dans sa famille maternelle; mais il ne le développe pas "en positif" pour lui-même. La notion d'homme ne renvoie pas à la notion d'individu dans un contexte de libéralisme politique et économique classique, mais plutôt à la notion de personne définie par un ensemble d'attributs nécessaires au fonctionnement d'un système social particulier. Dans tous les cas, ici, la forme sociale "personne" du système social nordestin est transposée dans l'univers capitaliste.

Deuxième dimension : l'exigence ou la morale du travail. Tout homme doit fournir, de manière quasi-mystique, un travail ("tu gagneras ton pain à la sueur de ton front"). Ce trait est incorporé dès qu'il commence son apprentissage, et il se plaira à défier quiconque lui suggère qu'il n'est qu'un ouvrier médiocre. Pas pendant très longtemps car l'expérience industrielle lui apprendra très vite que cette morale exige une contrepartie.

Troisième dimension : le rejet de l'échange des faveurs. Ce trait d'une culture hiérarchique, plus urbain que rural, plus national que local définit un rapport de dépendance entre deux individus situés dans une relation inégale.: le cadeau de l'un (inférieur ou supérieur) oblige l'autre. Ce trait le révolte comme une atteinte insupportable à la personne.

C'est un processus comparable, moins tendu, plus harmonieux dans la transmission familiale qui s'observe avec M... Du travail collectif familial avec le père, (travail agricole, fabrication de tuiles, des négociations et des "grèves" qu'il menait pour le salaire au nom de toute la famille qui était payée collectivement à la tâche, il retient les valeurs d'un esprit de justice qu'il développe lui-même sitôt qu'il le peut. Il le met en pratique à la fin de chaque étape d'une formation scolaire qu'il avait interrompue à 11 ans et reprise à 17. C'est de cette manière qu'il poursuit sa filiation, qu'il s'acquitte d'une sorte de reconnaissance de dettes envers son père. Et c'est peut-être en référence à lui qu'il réalise, à sa place, son rêve : être travailleur indépendant. Mais ces processus ne peuvent se réaliser qu'à travers une expérience personnelle qui a son propre champ d'irréductibilité : les revendications qui l'animent, la grève qu'il organise, ne concernent pas le salaire, mais l'organisation ou les conditions de travail; la sortie de l'univers salarial en est une autre illustration.

A la dimension commune de ces deux personnages, celle d'une certaine spontanéité ou d'un certain naturel de la contestation, correspond une socialisation familiale forte, axée pour l'un sur une

valeur de justice collective, et pour l'autre sur celle de l'honneur personnel. On peut dire alors que les sujets adaptent ces valeurs à une expérience personnelle qui s'inscrit dans le prolongement d'une socialisation familiale. Si on prenait l'exemple de leurs collatéraux, l'on verrait que certains ont fait des choix opposés. Le "travail du sujet" y apparaît avec encore plus d'évidence.

c - Militants professionnels. On retrouve ici en partie le schéma des processus précoces issus d'une pré-détermination familiale, mais moins dans le sens d'une prédisposition à l'individualisation, et plus dans le sens d'une pré-socialisation au travail de militant (3 cas sur 6).

Dans ces trois cas, le passage au militantisme s'effectue sous la forme d'une transition harmonieuse entre la socialisation familiale et la première socialisation individuelle. Encore faut-il noter une différence entre les cas de transition totalement harmonieuse, et ceux où le sujet a opéré un processus de sélection dans les références socio-culturelles parentales, sans que ce choix entre en contradiction avec les références non retenues.

L., fille de militant communiste élevée à l'école presbytérienne entretient un rapport positif en même temps que souple avec l'univers militant de son père, et elle se marie avec un homme qui rentrera au Parti Communiste Brésilien (PCB) peu après son mariage. Elle devient alors épouse de militant dans la clandestinité et militante elle-même chargée de toutes les tâches d'appui. Cette activité d'appui continue jusqu'à l'heure actuelle.

Son mari, par contre, D., est fils d'un militant communiste qui abandonne toute activité syndicale et politique alors que lui-même a 12 ans. Ses premières expériences personnelles de travail (dès 16 ans) s'inscrivent dans le prolongement d'une socialisation familiale militante : sortie d'une entreprise qui ne respectait pas les droits des travailleurs, organisation d'une grève, toujours pour les mêmes raisons, contre un patron auquel son père l'avait recommandé. Et lorsqu'il entre au PCB, à 24 ans, c'est plutôt contre l'avis de son père. Ce dernier, engagé dans un processus de réussite socio-professionnelle, réfuse peu à peu par la suite, comme son épouse, son passé politique, et s'investit dans la religion. Alors que son fils poursuit, non au PCB mais dans un autre parti, un engagement militant qui dure jusqu'à maintenant (il a 44 ans).

N., enfin, à l'âge de 10 ans, (le coup d'Etat militaire de 1964) a vu son père partir en exil encadré de plusieurs policiers, et déclare avoir acquis dès ce moment une "conscience de classe" dont elle ne se départit pas (elle a 34 ans) bien que celui-ci, de retour d'exil, et pour des raisons qu'elle ne veut pas connaître, ait cessé complètement toute activité militante. Dès le début de son activité professionnelle elle s'engage dans l'action, et elle se mariera 3 ans plus tard avec un homme rencontré dans l'activité militante.

Ces trois cas permettent d'observer que toute socialisation familiale, qui peut être lue par la suite comme une pré-détermination ou une pré-disposition, s'accompagne généralement d'un travail du sujet. Mais surtout la référence familiale à une conscience sociale qui la déborde confère d'emblée un certain statut qui se transmet sous la forme d'un rapport individuel fort (cas de N..), ou sous une forme plus sociale lorsqu'un certain statut social militant est attaché aux parents (cas de L.. et D..). Ce statut porte les marques de la citoyenneté. Sur cette base, s'établit un jeu de concurrence-complémentarité entre une citoyenneté attachée au sujet, où l'accent est mis sur les marques définitives d'une insertion égalitaire de chaque individu dans la nation et sur les moyens de la développer, et une citoyenneté davantage marquée par le statut social où l'aspect de différence et donc de hiérarchie entre les non-citoyens (ceux prisonniers d'un univers familial pour lesquels la question de la citoyenneté ne se pose même pas) et les citoyens est plus accentué.

Dans les trois autres cas se découvrent des processus inédits.

L'un, très particulier, concerne une personne de 64 ans, fils d'un ouvrier agricole devenu ouvrier sans qualification dans l'industrie à plus de 40 ans. Son fils, O..., ouvrier qualifié métallurgiste, entre au PCB à 25 ans (1948). Une enfance pauvre et un esprit certain de résistance du père peuvent expliquer cette démarche. Mais aussi l'entrée dans ce parti représente une promotion : parti organisé, efficace, le mieux à même de défendre les intérêts des travailleurs, le plus dangereux pour le pouvoir. C'est dans le langage de l'époque l'avant-garde de la classe ouvrière. On y entre en sachant qu'il s'agit d'un engagement individuel et social total. O.. gravit les deux premiers échelons de la hiérarchie pendant qu'il est salarié (4 ans), puis devient "employé" du Parti, chargé d'implanter les cellules dans les entreprises que ce dernier a choisies. Il ne le sera que trois ans; l'absence de vie familiale, le danger (le PCB n'a eu d'existence légale que de 1945 à 1947), les interruptions répétées de sa carrière professionnelle le conduiront à un changement complet de stratégie : rupture complète avec le syndicalisme et la politique, changement de ville, mariage, stabilité et complète réussite socio-professionnelles. Ce n'est qu'au moment de la retraite qu'il reprendra une activité militante.

Pour C..., la période de l'enfance est vécue sous une telle tension dans une famille d'ouvriers agricoles où la structure familiale reproduit et redouble l'autoritarisme des patrons tout-puissants des grandes propriétés foncières, qu'il s'enfuit à 14 ans sous les récriminations conjuguées du père et du patron, accusé de fainéantisme. Cette révolte est si intense, douloureuse aussi, que la première période de socialisation personnelle, décrite habituellement comme une période de formation plutôt sereine, est une période d'instabilité permanente (de 14 à 19 ans) suivie d'une autre (de 19 à

25 ans) faite de travail intense et abrutissant qui semble bien correspondre, au plan du rapport de l'individu avec sa famille, à un rejet de l'accusation de fainéantisme; cette période se termine justement avec la mariage. Et ce n'est finalement que 2 à 3 ans plus tard, lorsque commence à se desserer l'étreinte totalitaire au plan politique, que C.. s'emploie à élargir les espaces de liberté dans l'entreprise, de manière coordonnée avec le mouvement social qui se développe simultanément. Processus étroitement lié à celui du mouvement ouvrier qu'il épouse de manière fusionnelle. La conjonction de l'histoire individuelle et de l'histoire sociale est si intense qu'elle ne laisse que peu de place aux espaces d'autonomie relative que peuvent constituer la famille ou la vie sociale hors-travail.

Un troisième type de processus concerne une personne (T..) qui, à la différence de la précédente, connaît une longue période de formation dans le contexte d'une socialisation familiale qui, sans lui être indifférente, lui laisse d'énormes marges de liberté. Le choix des traits culturels familiaux se fait au cours d'un long processus où une expérience personnelle très variée dès l'adolescence s'affirme peu à peu au travers de relations avec des camarades de jeunesse qui connaissent des destins divers, d'activités de travail et de militantisme très diversifiées qui sont confrontées entre elles jusqu'à ce qu'une synthèse en surgisse. C'est alors, à 30 ans, l'accès à un emploi stable d'employé des services publics, le mariage avec une militante, et le choix d'un militantisme qui convient à tous les deux.

Le rapport à la socialisation familiale présente dans ces trois cas des formes très variées : intégration, rupture et nouvelle jonction suivant les méandres de la trajectoire personnelle, rupture complète, sélection progressive à partir de l'expérience personnelle des éléments qui viennent appuyer cette dernière.

Ces modalités soulignent à l'évidence le travail du sujet. Est-ce que le statut de citoyen qui en découle rassemble plus les marques d'une citoyenneté du sujet, ou celles d'une citoyenneté du statut social ? Autrement dit, la nouveauté (à la différence des 3 cas précédents) de l'accès au statut de citoyen, effectué par un processus individuel, se traduit-il par le creusement d'une distance en relation aux non-citoyens (c'est alors le statut social de la citoyenneté qui serait dominant), ou au contraire par l'établissement de liens plus étroits avec une non-citoyenneté dont on vient juste de sortir (c'est alors la revendication de citoyenneté pour tous ceux qui en sont exclus qui serait dominante).

Ce n'est peut-être pas dans les termes d'une alternative ou d'une opposition qu'il faut poser cette question car le travail militant est en permanence traversé par ces deux processus (reconnaissance du statut social de ce travail au travers de gratifications et conquêtes individuelles et collectives, et stratégie d'élargissement de la base militante) au point que l'on pourrait dire

qu'ils se renforcent réciproquement. Cependant on perçoit que les anciens, socialisés au travail militant par leurs familles, ont davantage tendance à mettre l'accent sur la professionnalité de ce travail, et donc sur les progrès qu'ils peuvent effectuer en tant que corps déjà constitué de militants, alors que les nouveaux sont davantage soucieux de faire accéder à la citoyenneté militante ceux qui en sont exclus. Expérience et souci d'efficacité d'une génération face à la fraîcheur et la générosité d'une autre ?

Il apparaît en tout cas possible, dans l'univers social militant, d'interpréter les lectures de l'héritage familial en termes de génération. Le passage du singulier au général, du sujet à la société, de la famille à la nation, deviendrait possible à travers la notion de génération. On se retrouverait alors en prise directe sur le mouvement social. Derrière ce commencement de structuration, nous allons voir que se profilent des valeurs ou des contenus culturels structurés par d'autres temporalités, plus anciennes (profondes ?) ou plus récentes.

3 - La place du travail dans le rapport au travail militant : les

différentes cultures ouvrières.

A partir d'une première prise de conscience sociale s'exprimant sous les formes d'une rupture ou d'une transition, comment se définissent les contours du travail militant dans la poursuite des parcours individuels ?

Le rapport au travail est toujours instrumental (vivre) mais il n'est jamais que cela; il donne lieu à des investissements supplémentaires qui peuvent concerner le rapport à un métier et à sa défense (seuls ceux qui en ont un pourraient s'investir ainsi), le rapport à soi-même dans une perspective de défense et de promotion d'une dignité individuelle, ou le rapport à une dignité collective, ce qui suppose alors que les relations de travail constituent le noyau du rapport au travail. Est-ce hors-travail que les investissements sont les plus forts, parti politique, religion ? Quelle est alors la position du travail ?

Nous allons d'abord présenter les cultures du travail des militants non-professionnels. Constatant ensuite que les cultures du travail des professionnels ne sont pas intrinsèquement différentes, nous tenterons de caractériser différentes formes de culture, à la fois par leur contenu propre et leur modèle de relation interne, plus particulièrement le modèle de relation entre les professionnels et les autres.

a - Deux types de rapport au travail bien différents chez les militants de base.

Pour I., le travail n'est pas la base sur laquelle se construit son activité militante; il s'agit d'un travail "à soi" (couturière) considéré plutôt comme un artisanat; elle le pratique d'ailleurs à domicile comme appoint au travail salarié ou, à certaines périodes, comme travail artisanal exclusif. C'est donc d'abord le moyen de faire vivre sa famille.

Cependant, la forme particulière de sa rupture a donné et donne encore une dimension religieuse à son engagement social. Elle englobe et détermine un investissement au travail qui sera effectif lorsque les circonstances concrètes s'y prêteront, et à ce moment-là il sera axé sur les relations de travail et la dignité collective; il restera en attente lorsque le contexte (l'absence de relais de l'instance syndicale, l'âge) sera plus difficile. Par contre reste permanent un engagement social plus large, sur la base religieuse d'une solidarité avec tous les milieux populaires défavorisés, qui lui semble rendre possible des relations sociales plus profondes et plus dynamiques que celles circonscrites au milieu de travail.

A. a connu également un processus de rupture dans le passage à un engagement militant. La poursuite de son parcours professionnel a été heurtée, entrecoupée de périodes de chômage et de reprises de travail en position de déqualification. Cette fragilité face à l'emploi, qui rejoint une certaine indétermination de sa qualification, le confirme dans l'idée que toute progression dans les situations de travail, toutes les conquêtes allant dans le sens de la justice et de la dignité (objectifs minima par rapport à des exigences de démocratie et de participation) ne peuvent se réaliser que de manière collective. Le travail est donc le support d'un investissement relationnel attentif, régulier, soutenu. Choix d'autant plus conscient que A. poursuit une militance de type religieux dans son quartier qu'il considère gratifiante personnellement mais inefficace socialement du fait de la contingence des rapports sociaux possibles à ce niveau. A la différence de I., et parce qu'il sait que les possibilités de progression collectives ou individuelles dans tout milieu de travail sont indissolublement liées, il continue à faire de ce dernier le lieu principal de son investissement. Mais ce n'est pas le métier qu'il défend (il n'en possède pas véritablement un) ou sur lequel il s'appuie pour exercer son action; et ce ne peut être sur la base de ce rapport qu'une organisation collective est possible. Loin d'un quelconque corporatisme, il reste également défiant par rapport à une conception hiérarchique ouvrière pour laquelle l'organisation du collectif de travail se réalise à partir des ouvriers les plus qualifiés.

b - Chez les amateurs on retrouve à nouveau une ressemblance sur le plan du rapport au travail : un investissement de type individuel prime sur un investissement de type relationnel.

La manière dont F. affiche les différentes formes de l'honneur ouvrier dans un processus d'affrontement permanent avec ses supérieurs hiérarchiques, qui laisse le plus souvent occultées les relations horizontales entre collègues, mérite d'être illustrée. La revendication d'un salaire correspondant à la qualification, le refus de la compétition productive entre ouvriers, la recherche et la négociation collective (à plusieurs ouvriers) d'un emploi et d'un salaire, l'acceptation (provisoire cependant) du défi des heures supplémentaires, le choix de quitter une entreprise "quand il veut" pour des raisons personnelles, la revendication : "à travail égal, salaire égal", le point d'honneur qu'il met à quitter une entreprise qui le paye mieux que d'autres collègues de qualification égale, le refus d'entrer dans une entreprise sur recommandation de supérieurs, le refus d'exécuter des travaux répétitifs et abrutissants, ou dangereux, le refus des retards dans le paiement des salaires, la révolte contre la soumission et la peur, autant de traits qui définissent sa morale et expliquent son "instabilité" professionnelle (16 entreprises en 17 ans). Il possède un métier, soudeur, mais ce n'est pas le métier en tant que tel qu'il défend; il s'appuie sur lui pour refuser les injustices, les compromissions, la soumission.

Cet itinéraire longtemps solitaire débouchera finalement sur un travail collectif : l'organisation d'une grève dans une entreprise réputée pour l'entrelacement des rapports de dépendance entre la hiérarchie et les ouvriers et marquée dès sa naissance par un syndicalisme "jaune". La période de permanent syndical qu'il connaît après cette grève ne le satisfera pas; il retrouvera de l'embauche. Mais l'expérience de cette grève, et sa propre fatigue personnelle qui limite sa "stratégie" d'instabilité, le conduisent vers une forme d'action plus collective. Ce qui ne l'empêche pas, par ailleurs, de participer aux luttes de quartier avec son épouse.

C'est une dynamique un peu différente qui anime M., qui se bat systématiquement pour avoir son mot à dire sur l'organisation et les conditions de travail. Sa position dans la production ne lui permet pas, comme F., de s'appuyer individuellement sur un métier dont il posséderait tous les savoir-faire, mais c'est cependant sur son métier de magasinier (qui lui permet d'observer des parties du processus de production) qu'il s'appuie pour dire son opinion sur l'organisation et les conditions de travail. Comme F., il a été un court moment à la tête d'une grève qui s'est soldée par son licenciement; comme lui également (qui est retourné à la production industrielle) il tente sa chance comme travailleur indépendant en continuant la lutte au niveau politique. Il investit son temps libre dans l'appui aux mouvements populaires d'habitation et aux mouvements de chômeurs.

c- Si l'on considère maintenant les militants professionnels, on remarque que la place du travail dans le rapport au travail militant présente les mêmes ressemblances et les mêmes différences que celles

observées dans les deux catégories précédentes. Il faut donc recomposer les catégories jusqu'ici utilisées et intégrer dans un seul ensemble les conceptions des modalités de l'action, les perceptions de la position de la classe ouvrière dans l'ensemble de la société (militants de la première ou de la deuxième génération), et les conceptions liées à la place du travail dans l'action sociale. Ces trois dimensions nous permettent de définir des cultures repérées à partir de processus individuels et non de faits sociaux.

La distinction militants de base, amateurs, professionnels s'opérait à partir des formes de l'engagement militant. En se basant non plus sur la forme effective de l'engagement, mais sur sa conception, c'est-à-dire une conception à dominante d'action individuelle ou à dominante d'action collective, on peut associer les militants de base aux professionnels puisque les premiers comme les seconds font passer l'action collective avant l'action individuelle. On peut se demander pourquoi les militants de base ne prennent pas davantage de responsabilités. Cette question n'aura qu'une réponse imparfaite dans la mesure où, si l'on peut dire que le militant professionnel attend de son engagement la reconnaissance sociale de son identité à la différence du militant de base, on ne peut savoir pourquoi ce dernier ne s'autorise pas à rechercher une telle reconnaissance, pourquoi il se contente d'une reconnaissance intérieure ou limitée à un cercle étroit qui n'a pas de poids social. Cette différence ne recouvre-t-elle pas une acceptation implicite de la hiérarchie de la part des militants de base ?

Le deuxième critère de définition de la culture a trait à sa stratégie d'expansion. L'on a vu que les militants de la première génération auraient plutôt tendance à ouvrir les portes de l'action sociale à tous ceux qui en sont exclus, tentant ainsi d'élargir l'accès à la citoyenneté, alors que ceux de la deuxième génération auraient plutôt tendance à organiser les "citoyens" existants, conscients et organisés, de la classe ouvrière, pour une meilleure efficacité de leur action. Les premiers se perçoivent comme classe ou culture en voie de constitution, les seconds auraient tendance à se considérer comme classe ou culture déjà constituée.

Comment se greffe le critère du travail sur les deux précédents ? Puisque les professionnels ne présentent pas une conception particulière du rôle que doit tenir le travail industriel dans le travail militant, doit-on en conclure qu'il y a des cultures qui traversent les classements ouvriers : classement selon les formes effectives de l'engagement militant, mais aussi classements professionnels ayant trait aux qualifications. Quelles cultures d'ensemble peut-on définir ?

Une culture populaire sur fonds religieux

Sur la même longueur d'ondes que I.. par exemple, se retrouve T.. employé d'un service public. Le processus de la rupture pour I.. a été long et brusque, celui de la transition pour T.. lent et progressif. Leur culture se ressemble, au fond, par une certaine ampleur de la conscience sociale, sur fonds religieux, qui s'oriente vers l'ensemble des couches populaires. Ce qui se traduit pour T.. sur le plan syndical, par une rigueur certaine qui évite compromis et alliances avec des couches sociales plus élevées dans la hiérarchie du service, ou avec des "représentants" des catégories plus populaires, parfois organisés en parti, mais sur un mode populiste empreint de clientélisme. Sur le plan politique, T.. qui est responsable d'une section locale du PT, refuse de jouer le jeu des tendances organisées ("armées", dit-il) au sein du parti, persuadé que ce jeu n'est qu'une lutte de pouvoir interne qui coupe le parti des couches populaires.

De son côté, I.. voit avec une certaine anxiété la reprise d'importance des couches moyennes dans sa paroisse. La priorité donnée à la réflexion sur les problèmes des catégories sociales les plus défavorisées, et les tentatives pour leur trouver des solutions, qui ont constitué le point fort de sa formation, risquent fort de passer au second plan. C'est cependant cette base religieuse qui peut fonder la solidarité des plus démunis, plus que la solidarité des exploités du travail. De même pour T.., la Bible est un instrument de libération plus puissant et plus profond que le marxisme dont il a lu quelques classiques. Dans ce cadre, le travail n'est, pour l'un comme pour l'autre, que l'un des supports d'un engagement social plus ample; il n'est pas constitué en valeur primordiale qui permettrait d'exercer une critique de la société, de son fonctionnement et de ses fondements. Il est mis sur le même plan que les domaines de la vie quotidienne (transport, éducation, urbanisation, logement, culture).

Sans doute, aucun des deux, comme l'épouse de T.. également, ne se sont trouvés durablement sur les lieux qui sont les centres de l'activité ouvrière. I.. a été paysanne (15 ans), employée domestique (4 ans), ouvrière dans la métallurgie (3 ans), enfin ouvrière-artisan de la confection depuis 8 ans. T.. est employé, son premier travail stable, depuis 9 ans, après avoir été ouvrier dans une entreprise de menuiserie métallique (3 ans), écrivain public et reporter à la pige pour des journaux locaux, comptable dans l'entreprise familiale de fabrication de chaussures de son frère, ouvrier dans une usine de fabrication de pneus (2 ans), tout en étant comptable et animateur de diverses paroisses et associations paroissiales.

C'est de l'ensemble des couches populaires qu'ils sont tous deux partie prenante; immigrés urbains et militants de la première génération qu'aucune prédisposition familiale n'engageait vers ce type d'activité, ils mettent sur un même plan, dans les idées et les pratiques, l'engagement syndical, politique ou religieux.

Une culture ouvrière politique du travail.

Ce type de culture ouvrière permet de présenter D.. dans le prolongement de A... Transition pour l'un, rupture pour l'autre. Qualification de l'un, semi-qualification de l'autre. L'univers global de référence (parti et syndicat) est identique et exclusif d'autres univers politiques et syndicaux avec lesquels compromis et alliances sont récusés. Donc, situation identique à celle des deux personnes précédentes. Par contre la fonction du travail comme créateur de valeurs est centrale. On a trouvé un lien dans l'itinéraire de A.. entre une fragilité devant l'emploi et un fort investissement relationnel entre collègues de travail. D.. au contraire est d'une solidité professionnelle certaine et s'inscrit d'emblée dans une tradition classique de l'organisation de la lutte collective : les ouvriers qualifiés sont les plus désignés pour diriger les luttes, du fait de leur qualification d'abord et de la formation professionnelle et générale qu'elle suppose, et parce qu'ils sont moins vulnérables par rapport à l'emploi. Le rapport avec les ouvriers non-qualifiés aurait alors tendance à s'établir sur la base d'un échange implicite : contre les risques dus à l'initiative de l'action, une reconnaissance de leur rôle dirigeant. Certes sur cet axe de l'échange des conflits existent; il constitue cependant un point d'articulation entre ouvriers séparés par une certaine distance sociale et culturelle mais partageant une même culture du travail.

Tous deux font du lieu de travail un enjeu essentiel des possibilités de l'action et des transformations sociales. Aucun des deux ne définit le travail ou le métier comme un rapport essentiel à soi-même, et donc potentiellement identique pour les autres travailleurs. Tous deux également conçoivent l'action syndicale de manière "résolument réformiste" comme une lutte de longue haleine, organisée sans relâche, astreinte à des conquêtes progressives, chacune d'elle ne pouvant être assurée que par une conquête supplémentaire. Une seule nuance les différencie, qui tient aux types d'entreprises dans lesquels chacun d'eux évolue : l'un se bat pour réduire des injustices criantes, l'autre pour conquérir des espaces de démocratie participative. Pour D.., l'introduction de technologies nouvelles et de nouvelles méthodes de management constitue une occasion pour le mouvement ouvrier de pénétrer dans l'entreprise. C'est une question qui ne se pose pas pour A.. Enfin, la forme "parti", quel que soit ce dernier, ne peut être qu'une forme d'organisation plus relâchée, moins intense en rapports sociaux, que la forme "syndicat"; bien que son utilité soit reconnue pour élargir l'action syndicale en la portant à la connaissance de la société et en modifiant le rapport de forces qui y est établi, le parti ne peut prendre le pas sur le syndicat et diriger son action; comment, en outre, une superstructure pourrait-elle exister sans base ?

Notons enfin que la culture commune que partagent A.. et D..(qui ne se connaissent pas, faut-il le souligner ?), au-delà des très fortes différences que l'on retrouve à toutes les étapes de leur itinéraire (héritage familial, qualification, itinéraires politiques, professionnels et religieux), est issue de choix que l'un et l'autre ont dû effectuer à un moment ou à l'autre. Dans la position précaire que A.. connaît depuis 1980, il aurait pu choisir une autre voie : celle de l'apparetement et de la recherche de protection par quelque supérieur hiérarchique sur les lieux de travail.S'il ne l'a pas fait, c'est parce que la rupture qui a marqué son passage, et la morale qu'il a construite dans tout le processus ultérieur de travail, le lui interdisent. C'est-à-dire que c'est lui-même qui se l'interdit.

De la même manière, D.. reconvertit, au sortir de prison, son modèle d'action qui devient moins bureaucratique et plus démocratique. Il aurait pu aussi bien trouver place dans une quelconque bureaucratie syndicale qui l'aurait dispensé du travail productif à l'usine. Mais il n'attendait pas que son action soit reconnue, ou rétribuée, de cette manière-là. C'est un autre type de reconnaissance , qui lui est dicté par sa culture ou sa morale personnelle, qu'il recherche.

Sans doute, lorsque les choix individuels s'effectuent, ils ne sont pas indépendants des conditions sociales ou du mouvement social en cours; mais ils ne sont dictés ni par elles ni par lui. Le sujet reste l'opérateur final.

Culture de "la lutte" et de l'honneur.

Un troisième type de culture ouvrière est représenté par F.. et M.., tous deux classés comme "amateurs", et C.., un professionnel, seul permanent syndical (récent) de ce petit échantillon. La préservation-transformation des références familiales pour les premiers, après un processus de transition rapide, s'oppose à la perte de ces mêmes références pour le troisième. La poursuite des parcours verra les uns et les autres poser l'univers de travail comme l'univers central de référence, le lieu où viennent se développer et s'accumuler toutes les contradictions présentes dans la société. Ce n'est pas un univers socio-technique, fonctionnel ou dysfonctionnel, limité à la positivité de ce qu'il produit; c'est le produit d'une société, sa reproduction en miniature, qui détermine totalement son fonctionnement. Le questionner revient à mettre en question l'ensemble de la société. A la différence de la culture ouvrière précédente où le lieu de travail est un univers quasiment autonome.

La culture qui se développe alors s'incarne dans une protestation généralisée contre toutes les formes d'injustice, celles directement liées au procès de travail comme celles liées au non-respect de la personne. Bien que cette protestation prenne des formes plus individuelles ou plus collectives, qui n'ont donc pas la même

efficacité, son fonds commun est que les problèmes posés par l'oppression, la domination ou l'exploitation ne sont pas perçus comme les dysfonctionnements d'un système, mais comme une dégradation, désinvolté ou délibérée, des personnes. La contestation du système de travail industriel se fait de manière radicale par des voies différentes : instabilité chronique ou revendications illimitées. Ce ne sont ni la défense du métier, ni les revendications de la justice et de la dignité, individuelles ou collectives, ni la progression d'un processus de démocratie participative qui sont l'objet de revendications, mais l'ensemble de ces éléments. L'un recourt au paradigme de l'hérésie pour fonder la valeur du témoignage individuel, l'autre trouve dans la lutte une nouvelle épouse pour retrouver l'honneur d'une génération humiliée. Cultures paysannes sans doute mais qui ne sont pas orientées vers une destruction du système industriel, mais seulement par sa profonde transformation; d'ailleurs elles y trouvent une insertion et une efficacité particulières.

Malgré la variété des motivations et des modalités d'action qui tiennent à la particularité des parcours, ce caractère global de la contestation renvoie à un rapport fusionnel avec les collectifs ouvriers. Toute la pratique de C.. en est pénétrée et va jusqu'au bout de ses possibilités (la "prise" de l'usine). F.., qui a longtemps fait cavalier seul, organise finalement une grève dans une entreprise "impossible" prise dans un imbroglio de rapports d'allégeance et de dépendance dès son origine. Comment a-t-il pu, lui pour qui ce type de situation est proprement insupportable, établir en très peu de temps un rapport si efficace avec un type d'ouvrier pour lequel il réserve ses critiques les plus acerbes, si ce n'est sur un mode charismatique ou fusionnel tout à fait inattendu ? Et comment C.., qui n'a pas terminé ses études primaires et qui est resté toute sa vie sur un poste non qualifié à la chaîne de montage est devenu une figure sociale incorporée dans son entreprise d'abord, dans le syndicalisme ensuite (à la différence de F.. qui est une figure sociale "libre") au point de constituer une référence pour de très nombreux militants ?

Pour comprendre ce type de culture, il faut donc s'en référer aux représentations d'une mémoire pré-industrielle. Les déterminations sociales et les choix individuels de la génération présente s'y relient. Au temps chronologique de la génération présente s'associe le temps sédimenté des générations passées. A la profondeur historique et immémoriale où se ressource cette énergie sociale correspond l'ampleur de la contestation. Il serait certainement vain d'opposer cette culture aux deux autres et de penser qu'elles ne sont pas liées. Cette dernière ne serait-elle pas au fondement des deux autres ? Il faut donc plutôt les observer comme une palette de couleurs que chaque sujet peut utiliser pour inventer éventuellement la sienne propre.

Nous n'avons traité des femmes de militants que de manière secondaire. Ceci reflète les cas rencontrés ici où aucune d'elles ne travaille régulièrement à l'extérieur, et où toutes trois ont des positions en harmonie avec celle de leurs maris, l'une d'elles après quelques réticences. Ce qui s'observe dans ce fait, selon des combinaisons variables, est à la fois un rapport de dépendance et un véritable partage des mêmes positions : dans deux cas sur trois, le mariage a été une rencontre d'itinéraires individuels qui allaient déjà dans le même sens. Mais la division du travail qui s'est établie par la suite a laissé les femmes au foyer. Situation plus acceptée que désirée : elles avaient 6 ans et 4 ans de vie professionnelle auparavant; l'une d'elles a d'ailleurs continué à travailler après son mariage jusqu'à la naissance du deuxième enfant. La troisième, qui n'avait pas eu de vie professionnelle (mariage à 16 ans) est en voie d'y accéder; celle qui avait continué le travail après son mariage également. Toutes deux sont dans la tranche des 30-39 ans. Celle qui est dans la tranche des 40-49 ans, et qui a eu 6 ans de vie professionnelle avant son mariage, a également le désir, plus flou, de reprendre un travail (ses enfants sont cependant déjà adultes); par contre le désir de reprendre une insertion militante est net.

En deux cas, on observe que les femmes ont contribué à l'élargissement de l'horizon militant de leurs maris : G..., épouse de F..., participe effectivement aux luttes de quartier où elle entraîne quelque peu son mari; N..., épouse de T..., issue de couches moyennes, se trouve en position de médiateur culturel face aux familles populaires : son action culturelle, commencée à titre personnel, débouche peu à peu sur une organisation collective encore informelle.

L... enfin, épouse de D..., qui a eu 6 ans de vie professionnelle avant son mariage, a une activité plus dépendante de l'activité militante de son mari; elle représente une forme plus classique de la division du travail et des rôles au sein du groupe domestique.

Il faudrait bien sûr pour dresser le tableau complet de cet échantillon évoquer les raisons des impossibilités de dialogue avec certaines d'entre elles. Pour l'un des cas, les rapports de hiérarchie, voire d'extériorité, au sein du couple, étaient trop forts : commencer par l'homme interdisait l'accès à la femme. Pour un autre, les tensions créées par l'activité militante du mari (son absence) semblaient conjoncturellement trop fortes, mais l'entretien reste encore possible. Dans le troisième cas enfin, c'était une question de santé mentale. Il faudrait enfin, comme nous l'indiquions au début de cet article, évoquer le rôle des femmes dans les familles non-militantes. Mais l'objet serait alors l'étude de la famille en elle-même, plus que le rôle de la femme dans le processus individuel et familial de l'engagement militant.

On a voulu ici décrire les processus de constitution de cultures ouvrières militantes au travers de cas particuliers, en

marquant les lieux d'origine ou de naissance de ces cultures pour en repérer les innovations contemporaines. L'on n'a pas bien sûr fait le tour de l'ensemble des cultures ouvrières militantes; l'on n'a pas construit le champ de l'investissement militant, ni, à plus forte raison, celui de l'ensemble des cultures ouvrières localisées à Sao Paulo. On a voulu seulement fonder méthodologiquement l'utilisation des récits de vie dans l'élaboration de ce projet.

NOTES

(1) Gérard MAUGER : L'approche biographique en sociologie : une démarche contestataire, Table ronde de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, 10 juin 1988, 21p.+ Annexes.

(2) Michel de CERTEAU : HISTOIRE ET PSYCHANALYSE ENTRE SCIENCE ET FICTION, Gallimard, Paris, 1987. Ce que dit cet auteur (p.97) sur les deux stratégies du temps à l'oeuvre dans ces deux disciplines s'applique directement au traitement des récits. A côté du temps chronologique qui établit les repères de la conscience ("masque trompeur et trace effective d'événements qui organisent le présent") se profile un temps immobile, la recomposition permanente des traces pourrait-on dire, peu bavard et actif.

(3) Michel AGIER : Le sexe de la pauvreté. Hommes, femmes et travail dans une "avenida" à Salvador de Bahia, CRH/ORSTOM, avril 1989, 35p.

Robert CABANES : Sujet, famille, travail : de l'usage des récits de vie, CEDEC/ORSTOM, mars 1989, 40p.

(4) Lucien SEVE : La personnalité en gestation, p209-250, in "JE, SUR L'INDIVIDUALITE, Messidor, Paris, 1987.

(5) Cité par Yves SCHWARTZ : Travail et usage de soi, p181-209, in "JE, SUR L'INDIVIDUALITE", Messidor, Paris 1987.

(6) Christophe DEJOURS : Adolescence : le masculin entre sexualité et société, in "ADOLESCENCE", n 6, 1988, p89-116.

(7) Remo BODEI : Stratégies d'individuation, p119-138, in "CRITIQUE", n 452-453, janvier-février 1985.

ANNEXE

F.. 35 ans et G.. 28 ans.

Nous sommes entrés en contact avec F.. par un centre de culture ouvrière, satellite du mouvement syndical de tendance CUT (Centrale Unique des Travailleurs). Outre l'aspect formation, ce centre vient en appui au mouvement syndical : distribution de tracts aux portes des usines, organisation de la réflexion et donc de tendances à l'intérieur de la centrale. F.. était entré en contact avec ce centre 2 ans auparavant dans le processus d'une grève dont il était le principal organisateur. Il ne cherche jamais au long de l'entretien à nous situer du point de vue de nos opinions politiques de même qu'il n'évoque que très succinctement les diverses tendances qu'il a rencontrées dans le mouvement. Il place l'entrevue sous le signe de la positivité de la communication; de la même manière qu'il aime écouter, il aime parler : "J'aimais beaucoup les "entrevues" que me donnait mon père", dit-il.

Effectivement, l'entrevue s'est terminée au bout de 6 heures plus par fatigue de l'enquêteur que de l'enquêté. Un entretien avec son épouse se déroulait simultanément, qui n'a duré qu'une heure et demie. Elle est venue ensuite assister à l'entretien de son mari sans le perturber; on a d'ailleurs l'impression que le récit de ce dernier aurait été identique face à n'importe quel interlocuteur. Son récit se présente sous la forme d'une recherche de positions personnelles qui se fraie un chemin à travers une confrontation entre des convictions intimes plurielles, révisables et perfectionnables, et les questions et problèmes qu'il rencontre au long de son parcours. Il n'expose pas ses principes; il décrit longuement ses pratiques, en faisant incidemment quelques réflexions, pour, finalement, présenter sa conception de la vie en mêlant religion, politique, syndicalisme, vie quotidienne, et parfois en les reliant ou les démarquant des héritages familiaux.

Après une description rapide de ses origines sociales et familiales, du parcours résidentiel à Sao Paulo lorsqu'il était enfant, il parle très longuement de son itinéraire professionnel (16 entreprises en 17 années de travail) entrecoupé de deux périodes de chômage, d'une période d'installation à son compte, et d'une période de militant syndical professionnel. L'itinéraire professionnel prend 75% du temps; le reste, en fin d'entretien, est consacré aux autres thèmes.

Troisième de 12 enfants, né en 1952 à Caetes (Pernambouc), il vient avec toute sa famille à Sao Paulo en 1956. Ils sont 4 frères et soeurs, 8 autres naîtront à Sao Paulo. Son père, tailleur, s'installe dans un quartier fortement peuplé de nordestins

(Vila Carioca). Il va sur le marché le plus proche (Ipiranga), prend les mesures des clients et livre la marchandise le dimanche suivant. Il cesse d'exercer ce métier en 1966, faute de commandes, et devient maçon.

De son enfance, jusqu'à l'âge de 14 ans, il retient les déménagements nombreux et la précarité de leurs diverses installations : le bruit fort de la pluie sur la tôle ondulée, la baraque qui s'écroule à la suite de fortes pluies, l'obligation de déménager parce qu'ils avaient acheté le terrain à un vendeur qui n'en était pas le propriétaire. Quand son père devient maçon, il construit avec son 2^e enfant qui a 18 ans et qui l'est également, une maison de 2 pièces sur un terrain bien à eux. Ils y vivent alors à 13 : les deux parents et 11 enfants. C'est aussi l'année où F. fait sa quatrième et dernière année d'école primaire et où il entre comme apprenti dans un garage pour apprendre le métier de carrossier (sans être payé). Il en "fera" plusieurs jusqu'à l'âge de 18 ans où il entre enfin dans une vraie entreprise en se déclarant soudeur qualifié.

De cette période d'apprentissage il retient la précarité des conditions de travail et de sécurité, la désinvolture avec laquelle les patrons traitent les apprentis, parfois un bon souvenir de patrons originaux : les deux frères italiens faisant profession d'athéisme. Il "apprend" sans rechigner, sans doute bien décidé ensuite à négocier sa qualification.. Mais il ne considère pas cette période comme faisant partie de son expérience professionnelle : il reste à la place, silencieuse, que société et famille lui assignent, et qu'il a peut-être intériorisée : il n'a rien à dire tant qu'il n'a pas fini son apprentissage et qu'il est mineur.

DU TRAVAIL COMME UN EXERCICE DE L'HONNEUR OUVRIER

Il considère avoir acquis son métier, ou du moins qu'il vaut la peine de l'afficher et de le défendre, dès sa première embauche dans l'industrie; il sait déjà que les entreprises cherchent à embaucher à un niveau minimum. Il est cependant le premier de la famille à travailler dans l'industrie (et il le souligne un peu comme s'il s'agissait d'un acte fondateur) et ce n'est pas d'elle qu'il tient ces conseils. Mais il a acquis d'elle une forte morale du travail. Ces deux éléments sont présents lors de la première embauche. La sortie de l'école lui est apparue naturelle : il a 8 frères et soeurs plus jeunes que lui; le travail dans l'industrie semble alors avoir beaucoup d'avenir et la formation sur le tas n'est pas considérée, dans la conjoncture du marché du travail de l'époque, comme un handicap par les entreprises.

Son itinéraire professionnel se présente alors comme une succession de défis et d'apprentissages à travers laquelle il parvient à défendre, maintenir, développer un sens de l'honneur, d'abord

individuel puis collectif, sans jamais cependant se consacrer exclusivement à la collectivité (sauf pendant une courte période de 6 mois), comme si son expérience personnelle pouvait être frappée d'inanition hors d'une inscription dans un travail collectif concret.

Chaque entreprise, celles où il reste un an ou deux, comme celles où il ne fait que passer une semaine ou 15 jours, (c'est alors lui qui décide de partir, et il faut le faire rapidement pour éviter qu'ensuite n'apparaisse, par la carte de travail, la preuve qu'il n'a pas passé la période probatoire d'expérience), ou celles qu'il quitte peu après avoir conclu positivement cette période d'expérience, lui permet de souligner un ou quelques faits qui sont retenus comme fondateurs de son expérience, descripteurs de sa morale.

Son expérience de deux ans dans la première entreprise contient déjà l'essentiel. S'étant déclaré soudeur qualifié, il est engagé comme semi-qualifié pour souder à l'arc des structures métalliques qui lui sont présentées dans un gabarit. Pris au jeu de son responsable direct qui lui dit qu'à son âge il faisait mieux, et qui lui fait intensifier ses rythmes de travail, il lui prouve ses capacités de manière efficace puisqu'il le promeut au bout d'un an au poste de préparateur de gabarit, tâche dont il s'acquitte avec autant de réussite. Mais le salaire ne suit pas; ses démarches auprès de son responsable direct étant inefficaces, il s'adresse au responsable du département du personnel, qui ne tiendra pas ses promesses. Il proteste jusqu'au moment où ce dernier lui déclare qu'il est inutile de revendiquer de cette manière puisque la force n'est pas de son côté. La métaphore est celle du poisson : "si tu bouges, je te ferre". Il proteste à deux reprises par absentéisme, et le voilà licencié "à juste raison" par l'entreprise, sans droit aux indemnités de licenciement. C'est alors qu'il s'adresse au syndicat qui refuse de prendre en charge son dossier car il le trouve trop "râleur". Il confie donc sa défense à un avocat particulier qu'il paye lui-même et qui laisse traîner l'affaire jusqu'à forclusion. Naïveté de sa part, erreur qu'il ne répètera pas.

Il entre alors dans une entreprise sidérurgique après information d'un collègue. C'est ainsi d'ailleurs qu'il fera tout le temps, même dans les années de crise : il ne se fait jamais recommander par un supérieur pour éviter tout rapport de dépendance. Il ne veut surtout pas retourner une faveur qui lui aurait été faite.

Dans cette entreprise son travail consistera essentiellement à monter un four, le plus important de cette entreprise à l'époque (70 t); il participe aussi à l'entretien et à la réparation des fours et des laminoirs. Expérience qu'il apprécie, mais il n'y reste que 6 mois tellement sont précaires les conditions de sécurité. Les quelques exemples qu'il donne suggèrent un univers dantesque : tel, manipulant de la ferraille de récupération, fait exploser une bombe (les murs étaient tâchés de sang à l'époque où il

travaillait), un autre tombe vivant dans un four, un autre reçoit sur la tête des cylindres métalliques et reste estropié à vie. Au point que les ouvriers cherchent à se protéger d'un destin peu enviable par des pratiques magiques de protection ou d'agression personnelle (macumba). C'est une usine où se font des sacrifices d'animaux, où brûlent des bougies aux endroits stratégiques, devant une maîtrise impuissante, ou complice. Ce n'est pas la macumba qui lui fait quitter l'usine, mais un accident où il manque perdre un oeil.

Le voilà ensuite dans plusieurs entreprises de services qui réalisent des montages ou des extensions industrielles. C'est ainsi qu'il travaillera pour Volkswagen, qui installe des ponts roulants. Travail qualifié et bien payé. Il n'y reste que 15 jours car il déteste l'ambiance de compétition entre ouvriers; il reste trois mois dans le seconde, juste pour avoir son temps d'expérience approuvé, parce qu'il a rencontré une petite équipe d'ouvriers qualifiés comme lui, dans des spécialités différentes, avec lesquels il pratique une sorte d'embauche collective : démission simultanée, recherche conjointe d'un nouvel emploi. Il ne le fera qu'une fois parce qu'ensuite il se marie, entreprend des cours professionnels, mais il retrouvera l'un ou l'autre de ses collègues dans son parcours ultérieur.

Un mariage qui ne modifie guère le profil de l'itinéraire

Lorsqu'il se marie, à 22 ans, il entreprend des cours professionnels qu'il ne mènera pas à terme à la fois par manque de conviction sur la nécessité de la formation théorique (il perçoit plus tard que cela lui aurait sans doute été utile), et à cause de la quantité des heures supplémentaires qu'il effectue, ce qui n'est que la continuation de ses rythmes de travail antérieurs (de 10 à 15h pour une semaine de travail de 48h). Il accepte les heures supplémentaires comme un défi personnel (et comme la plupart des ouvriers à l'époque) et comme un moyen de gagner plus d'argent.

Il traverse alors une période relativement stable : deux emplois en 4 ans. Dans la première entreprise qui fabrique du verre creux, il travaille à l'installation d'un système anti-incendie, puis au montage d'un four. Ayant découvert que ses collègues de travail gagnaient plus que lui, et après avoir revendiqué sans succès une augmentation, il commence au bout d'un an une grève du zèle. Le processus s'enclanche : remontrances du chef direct, provocation de l'ouvrier ("je ne t'ai encore jamais vu travailler"), menace de licenciement, licenciement. Mais cette fois il a pris ses précautions, a averti le syndicat à temps, et il se laisse renvoyer sans démissionner lui-même : il touchera ses indemnités. Il achète alors un terrain en lointaine banlieue dans la perspective d'y construire une maison.

La question de la fixation du salaire à l'embauche se pose en permanence. Parfois l'entreprise donne une classification, reconnaît une qualification basée sur le salaire antérieur; peut exister un consensus "industriel" qui interdit de rabaisser le salaire d'un ouvrier (indiqué sur la carte de travail). Ce qui est facile à réaliser pour toute entreprise en période d'inflation, mais plus difficile en période de stabilité, plus particulièrement pour celles de petite taille qui paient en général moins que les grandes. Certaines au contraire imposent au départ la discipline d'usine et embauchent systématiquement à des salaires inférieurs pour une même fonction, arguant de la meilleure qualification de leur personnel plus ancien. Pour F..le problème ne se pose pas au moment de l'embauche; il accepte l'une ou l'autre de ces pratiques (sachant qu'il ne s'adresse qu'à des entreprises de grande portée), mais il revendique un salaire égal à celui des autres ouvriers à la fin de la période probatoire (2 à 3 mois). Inversement on le verra mal à l'aise dans une entreprise où il découvre qu'il a reçu un salaire plus élevé que celui de ses collègues. Mais c'est plutôt l'inverse qui se produit en général. Aux ouvriers qui sont quelque chose (soudeur, ajusteur, tourneur,...), il oppose ceux qui "ont appris quelque chose" (en général peu) et qui ne savent faire rien d'autre que ce peu-là. Ce sont ceux-là qui ne changent pas d'entreprise qui deviennent assez souvent les mouchards du patronat. Ce jugement, certes un peu rapide, est à rapprocher de sa manière de raconter ses relations de travail dans toutes les usines où il est passé. S'il insiste sur le fait qu'il n'a jamais eu de problème avec ses pairs, ouvriers comme lui, qualifiés ou non, il ne parle pas concrètement de ses relations de travail. Ce dont il parle, c'est de son affrontement avec les chefs, de sa propre exemplarité en quelque sorte. Alors que sa relation avec des pairs ou des inférieurs va tellement de soi qu'il ne vaut pas la peine d'en parler, sauf pour évoquer les "coups" ou les plaisanteries qu'il réalise avec des amis plus proches aux dépens de collègues ou de la petite chefferie.

C'est l'un de ces amis qu'il retrouve dans l'entreprise suivante où il travaille à la fabrication de grosses excavatrices. Les heures supplémentaires, le type de soudure qu'il fait (baguettes de graphite recouvertes de cuivre) le conduisent un long moment à l'hôpital, mais il restera plus de 2 ans dans cette entreprise où il a de bonnes relations de travail et des augmentations régulières. Il en sortira, après avoir délibérément provoqué un conflit avec son chef direct, parce qu'il a trouvé un autre terrain à bâtir, moins éloigné que le précédent et dans une zone industrielle. Il se fait donc licencier en recevant ses indemnités mais il ne trouve pas de travail dans cette zone (Sud-Ouest) et il retourne dans la zone Sud-Est qu'il connaît bien. Il manque rentrer à nouveau dans la seconde usine de sa carrière, mais comme le responsable de l'embauche souligne qu'il lui fait une faveur, il ne s'y présentera pas le lendemain. Le voilà enfin à Volkswagen, après avoir passé toute une batterie d'épreuves de

sélection, heureux d'entrer dans la plus grande usine du pays. Mais il travaille à la chaîne, debout bras tendus sous les châssis.. Il tente d'obtenir un travail moins répétitif, moins fatiguant; comme il n'y parvient pas, il s'en va dès la deuxième semaine.

Six mois de chômage dont il ne parle pas. Puis il entre dans une usine de presses industrielles où il a un travail équivalent à celui de l'usine où il faisait des excavatrices; mais il le quitte au bout de 6 mois dans le but de trouver un travail dans la zone Sud-Ouest où il a acheté son terrain. Il démissionne de lui-même ce qui lui enlève ses droits à indemnités.

Et le voici dans une grande entreprise de la zone Sud-Est, Toshiba, qui fabrique de gros générateurs et des moteurs électriques. Il devient rapidement un homme de confiance, chargé éventuellement de suivre les installations sur les chantiers. Ceci au moment où se déclenche la grève de 78 qu'il n'a ni préparée ni vue venir mais qu'il organise avec l'ensemble de la section chaudronnerie, sans cependant y prendre un rôle particulier. La grève dure 2 semaines; la reprise s'effectue sans répression, et il continue d'être bien vu. En est-il gêné ? Ayant parié avec ses collègues qu'il quitterait l'entreprise au 1 janvier de l'année suivante (rappelons qu'il est payé plus que les autres et que la grève n'a rien changé à cet écart de salaire), il tient parole, et démissionne après avoir trouvé de l'embauche dans une entreprise de fabrication de machines industrielles pour un salaire équivalent (il dira à l'entreprise qu'il quitte qu'il est bien supérieur). Là, le problème est celui du retard dans le paiement des salaires ("s'il y a une chose qui m'énerve, c'est de recevoir en retard mon petit salaire"), et il n'y reste que 11 mois. C'est encore pour acheter, cette fois en commun avec ses parents, un terrain dans un lointain village de la banlieue Est, (et après avoir vendu le précédent).

Ce qu'il fait. Puis il rentre à la Ford, section outillage, tout à fait par hasard, en allant contacter des entreprises de service qui devaient travailler à l'agrandissement de Volkswagen. Mais la section outillage, plus particulièrement la nuit, vit sur un rythme modéré, et c'est l'année des élections syndicales. Contacté par ses amis "gauchistes" de toujours, il les appuie mais refuse d'entrer dans leur liste parce qu'elle est composée, (comme l'autre, la liste "officielle", qui a largement l'appui des ouvriers depuis les grèves de 78-79), de beaucoup "d'objets sans valeur". La liste qu'il appuie est battue. Tous ceux qui s'y étaient inscrits quittent le territoire de Sao Bernardo, où ils n'ont plus d'avenir syndical et où ils sont repérés par les entreprises, pour aller à Sao Paulo ou en d'autres banlieues. Lui-même projette d'aller s'installer dans la banlieue Est, et il se fait licencier (absentéisme) lorsque sa maison et celle de son père sont en voie d'achèvement.

Mais il ne trouve pas du travail dans cette banlieue Est très mal reliée à la capitale, à peine urbanisée, peu industrialisée, et il fera des portes, des portails, des rampes pour des gens qui,

comme lui, construisent leur maison. Cette vie-là ne lui convient qu'à moitié, de même qu'à sa femme, et les voilà, 11 mois après (toujours le même souci de ne pas être rayé au bout d'un an des droits de sécurité sociale), dans la maison de ses beaux-parents (ils construiront avec eux deux pièces dans le jardin), tout près de la première maison de ses parents qui n'avait pas été vendue mais où ses frères et soeurs habitaient. Ses parents d'ailleurs reviennent également habiter sous des cieux plus urbains.

Le voilà dans une entreprise qui fabrique des fours industriels où il mettra en oeuvre avec succès toute sa palette des techniques de soudure et formera un jeune au métier. Quand il s'aperçoit que ce dernier gagne plus que lui-même, il revendique une augmentation, en obtient une part, s'accroche avec son chef...

Il tente alors de s'installer à son propre compte et, avec l'argent de la vente de sa maison, achète du matériel : machine à souder, polisseuse, tour, perceuse.. et s'installe dans le jardin de ses beaux-parents. Mais les problèmes de transport du matériau brut, du produit fini, la précarité de son installation (vols de matériaux), les retards de paiement l'engagent à cesser cette activité et à reprendre du service en usine.

Embauché par une entreprise qui fabrique des systèmes d'irrigation, un travail en soudure qu'il estime simple, il tentera, après une période probatoire où il a du observer des rythmes intenses, d'imposer son propre rythme. Renvoyé pour "mauvais exemple", mais toujours en gardant l'accès à ses droits, il achète avec la vente de son matériel un fourgon qui lui permettra d'organiser des excursions payantes à l'océan en fin de semaine, et de faire des transports occasionnels de marchandises pendant la semaine.

Un passage "par surprise" à l'action collective.

C'est un moment où il ressent l'usure du travail industriel : il a 32 ans et travaille depuis 14 ans. Depuis longtemps déjà il ne se laisse plus prendre au piège du "bon ouvrier" qui élève ses rythmes de travail sur défi (la formation familiale initiale est bien dépassée). Mais l'instabilité professionnelle qu'il connaît, pour des raisons qui lui sont propres, sens de la justice et de l'honneur, ou pour des raisons de stratégies familiales et résidentielles, l'amène à reprendre contact à chaque embauche avec ces rythmes-là. Ce qui l'amène à rechercher un travail plus tranquille, et, si possible, aussi bien payé.

Il le trouve en entrant au Zoo comme forgeron; il y entre tout simplement en voyant les offres d'emploi sur la porte d'entrée. Il peut alors, outre ses excursions de fin de semaine, suivre des cours de niveau secondaire, lire, faire du jogging et de l'athlétisme.. Mais il découvre en ce lieu un syndicat-maison dont le secrétaire ouvre toutes les réunions par des remerciements au

Directeur du Zoo; il découvre également beaucoup de maladies professionnelles, des ouvriers (non-qualifiés) résignés, mal payés, des rapports de dépendance inextricables entre chefs et subordonnés dans les différentes sections. Son activité syndicale passée (Toshiba, Ford), le contexte peut-être d'une nouvelle République qui affiche plus de démocratie, "l'énervement" que suscitent chez lui les bureaucrates syndicaux jaunes, l'incitent à s'opposer à eux en constituant une "comission d'usine" qui dépose une longue liste de revendications de tous ordres : salaires et conditions de travail, mais aussi reconnaissance de la commission d'usine ou comission de fabrique.

Il obtient alors l'appui de la CUT, et après une première journée de grève utilisée à déposer solennellement les revendications au Secrétariat d'Etat au Tourisme, suivie d'un délai d'attente de 20 jours, c'est une nouvelle grève de durée non-limitée, qui suivra la réponse largement négative du Secrétariat d'Etat. Le personnel administratif ne suit la grève qu'à 10%, mais le personnel de terrain à 100%. Durant 7 jours à l'entrée du Zoo mais sans faire de piquet de grève et face à une quinzaine de voitures de la police qui ne manquent pas de rechercher la provocation. Il n'y aura pas d'incident. Pendant ce temps, les négociations avec le Secrétariat au Tourisme n'avancent guère (une seule revendication est satisfaite, la réduction de la journée de travail de 48 à 45h), et la grève est déclarée illégale par la Justice du Travail au septième jour. Il n'y a de grève éventuellement légale que celles qui découlent du non respect de l'accord collectif signé tous les deux ans entre le patronat et le syndicat de chaque catégorie.

La grève aurait pu être poursuivie dans l'illégalité comme il est fréquent dans les pratiques syndicales, mais le faible effectif de salariés (400 personnes), un mouvement d'opinion qui prenait forme contre les "irresponsables" qui laissaient mourir de faim les animaux (il y eut des rencontres avec les mouvements écologistes), et la conjoncture du Plan Cruzado du 1 semestre 1986 qui avait réussi à geler l'inflation en bloquant salaires et prix, jouaient en défaveur d'un durcissement. Par ailleurs, il est certain que la dignité retrouvée pendant la durée même de la grève, avec ce qu'elle impliquait comme inversion symbolique des pouvoirs dans un établissement qui n'avait pas connu de grève depuis qu'il existait, était déjà une "conquête" réelle.

Mais la reprise s'effectue avec 112 licenciements: 60 ouvriers acceptent d'être "renvoyés" pour pouvoir toucher les indemnités de licenciement; 52 sont révoqués "pour juste cause" (fait de grève) sans indemnités; parmi eux, un certain nombre qui auraient pu choisir la première solution. Les "52", comme F..., sont actuellement en procès pour revendiquer ces indemnités puisque la grève a été interrompue au moment de la déclaration d'illégalité.

C'est alors pour F.. un travail de 6 mois avec la délégation régionale de la CUT : rédaction de tracts et distribution aux portes des usines, appuis aux grévistes, tentative d'organiser le syndicat des "divertissements publics". Bien que salarié pour cette activité, il ne la poursuivra pas longtemps lorsqu'il perçoit l'énormité de la tâche : branche composée de petits établissements, parfois clandestins, où l'on n'entre que sur recommandation; la définition du travail lui-même, à plus forte raison du métier, est très malaisée; aucun lien avec son expérience passée. Il préfère reprendre du travail en usine mais il est renvoyé au bout de trois mois lorsque l'on découvre son passé "d'agitateur". Il va alors dans une autre circonscription syndicale de la lointaine banlieue et dans une branche où il n'a jamais travaillé, pour avoir quelques chances de ne pas être repéré.

Que retire-t-il à 35 ans de cet itinéraire de travail ? Sa ligne ou sa morale du travail ont toutes chances de rester identiques : il l'a déjà montré dans deux entreprises où il a trouvé du travail après sa période de permanent. Il prend ses distances avec certaines tendances du mouvement syndical qu'il considère étouffées par les jeux de pouvoir internes à la "machine" syndicale; ainsi avec ses "camarades d'embauche" avec lesquels il avait refusé d'être colistier lors des élections syndicales de 1981 à la Ford. Il ressent également beaucoup de défiance pour les mouvements écologistes "bourgeois", proches du Parti des Travailleurs auquel il a adhéré récemment, et dont il n'est pas culturellement très éloigné puisqu'il est végétarien et non-violent. Il est à l'opposé des syndicalistes "jaunes", du style bureaucrate comme ceux rencontrés lors de son premier travail, ou de style paternaliste comme ceux avec lesquels il a à faire lors de la grève du Zoo. De manière générale, il s'oppose à un trait fondamental de la culture dite "brésilienne" qui est celui de "l'échange de faveurs". Que ce soit à l'embauche, dans les relations de travail, dans l'activité syndicale, il évite d'entrer dans des relations où il perdrait son indépendance ou son autonomie. Il est même pointilleux sur ce point (démission de la Toshiba). Le principal moyen de sa stratégie est la valorisation du métier qu'il introduit dans une culture de la personne ou de l'honneur personnel, individuelle d'abord, plus collective ensuite, qui s'affirme au fur et à mesure de ses affrontements.

LA NECESSAIRE REINTERPRETATION DES HERITAGES FAMILIAUX.

Ce trait a beaucoup de profondeur puisqu'il lui permet d'opérer des démarcations au sein de sa propre famille. A moins que ce ne soit une partie de cette dernière qui lui ait transmis cet héritage.

Du côté paternel, c'est seulement une petite partie de la famille qui a migré; les autres, dont certains de condition aussi précaire que la sienne, d'autres de condition plus aisée, sont restés dans le Nord-Est et dans l'agriculture. Il le sait, bien qu'il n'y soit jamais allé, par les voyages que ses frères et soeurs y ont fait, et surtout par les correspondances qu'il entretient. Il est curieux de savoir si son premier contact avec eux confirmera ou non l'image qu'il s'est déjà forgée, en particulier s'il pourra fraterniser avec la fraction de la famille la moins aisée qui lui semble plus proche. Il relève et souligne les traits qui notent son origine populaire : du sang indien par exemple (il donne un prénom indien à son fils); il note que son père s'est peu à peu détaché d'une religion très traditionnelle qui ne prêchait que l'acceptation du destin; il indique, sans forcer le trait, les difficultés de l'existence au début de la migration à Sao Paulo.

A l'inverse, il prend ses distances vis-à-vis de la famille maternelle (qui a migré en totalité à Sao Paulo et au Parana) qu'il juge "macho" et raciste. Sans s'attarder à décrire ces aspects négatifs, il est touché par le fait que sa mère n'accepte toujours pas qu'il ait épousé une femme noire (alors que son père, après quelques réticences initiales, l'a totalement acceptée) et qu'elle se réfugie dans une bondieuserie que l'âge ne fait qu'exacerber. Il a peu de relations avec la famille maternelle.

Par contre, les relations sont intenses avec les beaux-parents chez lesquels il habite. Il n'hésite pas à employer le mot de pureté pour désigner le caractère accueillant, joyeux, ouvert de sa belle-famille. Références auxquelles il fait répondre en écho son comportement au travail en disant qu'il ne recherche pas l'affrontement pour lui-même, mais seulement la vérité des personnes et de leurs rapports.

Il parle assez peu par contre de ses frères et soeurs, de ceux qui ont mieux réussi que lui comme de ceux qui ont moins bien réussi, des hommes comme des femmes. La description est neutre et limitée à l'activité professionnelle, comme si le destin de chacun d'eux, les positions qu'ils peuvent avoir ne l'intéressaient pas directement; ce qui contraste fortement avec le souci de parler de la génération précédente et pose donc une question. Pourquoi le souci d'établir un lien, d'identité ou d'opposition, avec la génération précédente pour définir plus fortement la position personnelle actuelle ne se prolonge-t-il pas dans le même souci d'établir partages et identifications avec la génération actuelle ? Sans doute parce qu'aucun de ses frères et soeurs n'a de position comparable à la sienne : l'artisan maçon devenu alcoolique, le chauffeur particulier (il l'est devenu à la suite d'un accident du travail), le comptable, l'éternel auxiliaire de production en usine, le joueur de guitare, l'ouvrier d'une entreprise familiale de luminaires, le tout dernier qui ne fait rien et qui risque de devenir un râté, tous, de par leur position dans la production (artisanat, vente libre de services,

salarié d'entreprise familiale) ou de par leur qualification (comptable, auxiliaire, ou travailleur précaire) ont peu de chances de partager la culture du travail ou la culture du métier qui sont les siennes. De même pour les femmes : sans profession, réceptionniste ou secrétaire. C'est avec celle dont le travail se rapproche le plus du sien (en tant que travail syndical) qui est assistante sociale en entreprise que les relations sont les plus fréquentes; son expérience l'inscrit vis-à-vis d'elle, plus jeune, dans un rôle de conseiller dont elle a besoin.

Mais l'on ne peut, par hypothèse, réduire les relations familiales de la fratrie, à l'axe constitué par la culture du travail, même si ce trait est fortement déterminant pour A... Il semble qu'il faille relier cette culture du travail à une conception plus large de la vie qui relève fondamentalement d'une recherche individuelle. C'est par rapport à la religion, ou plus largement à une conception du monde et à la position de l'individu dans ce monde, que A.. cherche à se situer. La transition sur le sujet religieux s'effectue tout naturellement à partir de l'observation du comportement de sa propre mère qui l'a élevé dans une tradition catholique très conservatrice du type "le bonheur par la pauvreté". Ce qui le préoccupe cependant, ce sont moins les conséquences politiques de cette position que le fait que chaque religion puisse prétendre à une vérité universelle. Complètement sceptique face aux absolutistes de tous bords, il cultive un éclectisme de bon aloi qui va de Mahomet à Ghandi en passant par les protestants, les adventistes, les religions africaines du Brésil, etc.. Il lit beaucoup non pour comprendre chaque doctrine en tant que telle, mais pour en saisir çà et là ce qui lui convient. Non pour en composer une nouvelle, mais pour découvrir que chacune paraît fondée par le même objectif : la recherche d'une "sortie", d'une "vérité", d'un "dénominateur commun" aux hommes. Il est donc légitime que chaque individu puise dans le stock existant disponible, en cherchant les nouveautés là où il le peut, pour composer sa propre formule, trouver son propre chemin ou son propre équilibre. Cheminement qui ne s'arrêtera qu'avec la vie elle-même, et donc vérité toujours provisoire ou relative, mais dont la seule recherche est propre à permettre la communication entre les humains.

Ce relativisme se retrouve au plan politique. Un moment persuadé de la supériorité intrinsèque du régime soviétique, dans le contexte du développement du capitalisme sauvage brésilien, il considère ensuite qu'il ya toujours une différence à établir entre la théorie et la pratique, les principes et leur application, et qu'il faut exercer la critique des manières de voir et d'analyser qui parviennent jusqu'à soi. Comme en matière religieuse, il suspecte toute vérité officielle ou monopolisée et se définit comme un "socialiste d'intuition" attentif à la critique des pratiques sociales "socialistes" qu'il rencontre. Et s'il ne prétend pas faire école, il est persuadé qu'une vérité intérieure même provisoire est suffisante

pour agir et persévérer. Etant bien entendu que cette vérité intérieure est le fruit de conditions concrètes ou objectives qui font que, sous d'autres cieux ou en d'autres circonstances, il ne mettrait pas en acte les mêmes pratiques et ne sentirait pas détenteur de la même vérité.

C'est cependant le sentiment d'avoir accédé à une vérité qui lui est indispensable, non seulement pour fonder l'action, dans un contexte où il se sait également produit par son époque, mais aussi pour transformer la société, car si chacun est totalement déterminé par un contexte, comment imaginer le progrès de cette dernière ? Référence religieuse à nouveau : ce sont les grandes hérésies qui ont transformé le monde en s'opposant aux vérités établies. Cela lui suffit pour persévérer dans une pratique professionnelle et syndicale surtout, politique accessoirement, dont il a retiré jusqu'ici très peu de gratifications matérielles (toujours pas de maison à soi) et assez peu de gratifications sociales, mais un équilibre intérieur qui diffuse avec bonheur sur l'ensemble de la famille, et qui associe des caractères originaux dans le contexte ouvrier de Sao Paulo : non-violent mais en bagarre perpétuelle avec les chefs, festif mais ni buveur ni fumeur et végétarien, athlète et grand lecteur, peu actif dans le travail domestique mais faisant l'éducation sexuelle de ses enfants, militant syndical mais peu capable de devenir permanent.

Comment relier cette forme d'individualité sociale à l'héritage culturel familial ? Est-ce que, en particulier, les pratiques sociales revendicatrices, individuelles et collectives, qui sont à l'origine de la réussite spirituelle et de l'échec matériel, n'auraient pas quelque parenté avec l'efficace spirituel de la pauvreté légué, ou du moins exposé, par sa mère ? Certes il s'agit pour lui d'un bonheur malgré la pauvreté et non par elle; le statut de la pauvreté en est modifié. Reste cependant une base commune à ces deux positions : la pauvreté en soi n'est pas un problème individuel ou social de première grandeur. Il serait certes hasardeux de parier sur la stabilité de cette position. L'héritage familial est inéluctable mais il est aussi recréé, remodelé et poli.

G.., UNE "SUPER-MERE" SORTANT DE SA "COQUILLE".

C'est également une mise en intrigue sous forme de progression personnelle que G.. met en oeuvre dans son récit. A la différence de son mari cependant, elle ne sépare pas le travail de la famille ou de l'engagement dans la vie de quartier. Ces trois domaines sont mêlés dans l'intrigue de sa progression; ils se répondent et se correspondent aux différentes étapes de la formation d'une

individualité sociale qui était au départ restreinte au cadre domestique.

Née à 100 km de Sao Paulo de parents noirs qui tous deux travaillaient dans les tuileries, elle arrive à Sao Paulo à 4 ans, troisième de 7 enfants. Son père travaille dans une fabrique de céramique, puis comme aide-maçon; il est actuellement retraité. Sa mère travaillera plusieurs années comme employée domestique tout en gérant une maison qui comptera jusqu'à 12 personnes avec les grands-parents et les petit-fils. G. parle de leur incroyable ténacité (son mari souligne leur côté "festif") qui leur a permis de construire leur propre maison, de les aider largement à construire les deux pièces qu'elle occupe avec son mari au fond de leur jardin, et qui permettra à trois soeurs et deux frères de terminer des études secondaires, dont deux poursuivront des études supérieures. Elle est seule, avec le frère aîné, à être restée au bas de l'échelle scolaire; elle ne le regrette pas trop car elle voulait absolument avoir des enfants, mais elle est en train actuellement de terminer le premier cycle des études secondaires à 28 ans.

Dès l'âge de 9 ans, après l'école du matin, elle travaille l'après-midi comme employée domestique chez une voisine. Elle quitte l'école à la fin du primaire, un peu par hasard, partagée entre poursuite scolaire, besoin de travailler et désir d'enfant. Mariée à 16 ans, elle a un enfant à 17 et continue le même travail, logeant soit chez sa patronne soit chez ses parents. Elle "va à la lutte" déjà, dit-elle à posteriori, mais elle se décrit comme "tranquille", femme d'intérieur, à moitié "aliénée". La naissance du deuxième enfant, 4 ans après, les détermine à s'installer dans la lointaine banlieue Est, avec ses beaux-parents, dans deux maisons contigües; mais l'absence de travail, pour elle comme pour son mari, une entente difficile avec les beaux-parents, la déterminent à quitter le lieu plus tôt que son mari. Elle reprend à Sao Paulo le même travail et le même va-et-vient de logement. Au retour de son mari, ils entreprennent la construction de deux pièces dans le jardin de ses propres parents. Cette solution lui semble provisoire; elle a pour objectif de construire une maison, et c'est pour cet objectif, en grande partie, qu'elle a repris l'école dans le but de travailler.

Au retour de la banlieue, elle associe à son travail d'employée domestique, un travail de caissière (pendant 3 ans) dans la charcuterie de la fille de sa patronne. Elle a maintenant cessé de travailler régulièrement depuis deux ans : bien que (et justement parce que) considérée comme "quelqu'un de la famille"; elle veut être déclarée, gagner davantage, et élargir son univers. Consciente qu'à 28 ans, avec 2 enfants et une carte de travail encore vierge, elle ne trouvera pas facilement un emploi, elle compte sur ses relations de quartier (elle avait déjà trouvé un emploi en usine qu'elle a du abandonner la veille de son embauche à cause d'un accident de

circulation dont sa fille a été victime) et sur un cours technique de secrétariat qu'elle fera après le premier cycle du secondaire. Elle préférerait un horaire à mi-temps mais elle est prête à accepter un plein temps.

Au début du mariage, l'horizon est celui du foyer. On l'appelle la "super-mère". Elle supporte mal l'instabilité de son mari, les tentatives avortées de construction qui s'arrêtent au demi-achat et à la demi-revente des terrains. L'échec de la tentative banlieusarde avec les beaux-parents détermine une première initiative personnelle. Elle se prolongera par la décision de reprendre des études, l'abandon d'un travail précaire et le projet d'un travail déclaré. Ce projet se dessine lorsque son deuxième enfant a 4 ans et qu'elle estime que son devoir de mère va prendre fin, mais elle le présente comme un prolongement de ce devoir : il s'agira de donner aux enfants la possibilité de poursuivre des études sans travailler. Désir de travail en fait, puisque tous ses frères et soeurs ont travaillé en étudiant et ont réussi, cependant que leur mère était au foyer.

C'est dans ce même mouvement qu'elle décide de participer à une association de quartier. C'est en entrant dans cette activité militante, en sortant, comme elle dit, de sa "coquille", qu'elle se lasse du type de travail qu'elle a toujours effectué jusqu'ici. Cette activité militante s'inscrit dans un ensemble vécu de manière harmonieuse : participation de sa fille aînée et de son mari, nouveaux contacts qui peuvent permettre de trouver un emploi, connaissance du milieu environnant, voire un certain rééquilibrage des présences à la maison. Une harmonisation idéologique s'opère entre elle et son mari. Les résultats obtenus par l'association : création d'une crèche, obtention d'une réglementation sur la sécurité des transports en commun urbains, de quelques espaces verts pour les enfants, montrent que "la lutte paye". Elle comprend mieux l'intranquillité de son mari, son "anarchisme", terme qu'elle emploie lorsqu'elle veut le provoquer, et elle envisage sereinement sa future instabilité professionnelle. Il est clair par ailleurs que la réalisation de son projet de maison dépend de son propre travail, et c'est sur un pied d'égalité que tous deux continuent leur chemin.

Si ce récit ressemble à un film, happy end non inclus mais en perspective, si des expressions telles que "aller à la lutte" ou "se sentir réalisée" peuvent évoquer le cliché, l'on aurait plutôt tendance à les situer dans le contexte d'une découverte, d'une nouvelle période de commencements. Cette mise en intrigue sonne juste, par la sobriété et la précision de la description, comme dans une pièce classique. Dans sa propre fratrie, elle est plutôt une "râtée" au sens conventionnel et conservateur du terme; son mari également, à un moindre degré. Mais loin d'avoir des envies, qu'ils auraient les moyens de satisfaire s'ils se donnaient ces objectifs-là, ils produisent ensemble une originalité, une individualité sociale de

couple, malgré tout pas très fréquente, qui a quelques vertus d'exemplarité, non parce qu'elle se veut prosélyte, mais parce qu'elle est le résultat d'un équilibre entre bonheur individuel et conscience sociale.

BIOGRAPHY & BIOGRAPHIE
SOCIETY & SOCIETE

**PRATIQUES SOCIALES
ET TRAVAIL
EN MILIEU URBAIN**

n° 13

n° 11

décembre 1989

International Sociological Association
Research Committee n° 38

Association Internationale de Sociologie
Comité de Recherche n° 38

Sécrétariat Permanent
Christine Colpin

Centre d' Etude des Mouvements Sociaux
54, Boulevard Raspail 75006 PARIS
Tél (33) 1 45 44 39 79 poste 255

ORSTOM-Institut Français de Recherche Scientifique
pour le Développement en Coopération

Département: Sociologie, Développement, Urbanisation
213, rue Lafayette 75010 PARIS

Grand Programme: Travail et Pratiques Sociales
Robert Cabanes

ORSTOM - 72 Route d' Aulnay
93143 BONDY Cedex
Tél (33) 1 48 47 31 95 Télécopie 48 47 30 88